Document generated on 04/16/2024 10:40 a.m.

Politique et Sociétés

Politique et Sociétés

Sérotonine, de Michel Houellebecq, Paris, Flammarion, 2019, 352 p.

Emanuel Guay

Volume 40, Number 2, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1077882ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1077882ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)
1703-8480 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Guay, E. (2021). Review of [*Sérotonine*, de Michel Houellebecq, Paris, Flammarion, 2019, 352 p.] *Politique et Sociétés*, *40*(2), 231–233. https://doi.org/10.7202/1077882ar

© Société québécoise de science politique, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sérotonine, de Michel Houellebecq, Paris, Flammarion, 2019, 352 p.

La fuite hors du monde social, cette « machine à détruire l'amour » (p. 173), joue un rôle important dans les romans de Michel Houellebecq. Ses personnages cherchent souvent à s'évader, puisqu'ils ne parviennent pratiquement jamais à se tailler une place parmi leurs semblables, ils ne réussissent ni à établir des liens sincères et durables avec les autres ni à donner un sens à leur vie. Ces individus incapables d'aimer et d'être aimés ne représentent pas pour Houellebecq une exception navrante, mais plutôt un phénomène répandu, le résultat d'un long délitement des relations humaines sous le néolibéralisme avancé. Les portraits de société que l'auteur brosse dans ses œuvres lui ont permis de devenir une sorte de porte-parole littéraire des personnes laissées derrière par le libre-échange, le recul des traditions judéo-chrétiennes et le changement des mœurs sexuelles depuis les années 1960.

Dans *Sérotonine*, Houellebecq mène ses préoccupations habituelles (la misère affective et sexuelle des classes moyennes du Nord global, la perte de repères existentiels, la fragmentation sociale, le triomphe de l'individualisme, et ainsi de suite) à leur conclusion ultime, en les exagérant d'une manière qui expose, à plusieurs égards, leurs limites. Bien que le livre soit très bien écrit, le récit qu'il offre sonne relativement faux – le condensé de malheurs est trop gros, aucun personnage n'est serein ou satisfait, trois d'entre eux s'ôtent la vie et de nombreux autres semblent envisager sérieusement cette avenue. Le narrateur, Florent-Claude Labrouste, résume sa situation ainsi :

> Mon seul projet avait été de me libérer d'une relation toxique qui était en train de me tuer, mon projet de disparition volontaire avait pleinement réussi, et maintenant j'en étais là, homme occidental dans le milieu de son âge, à l'abri du besoin pour quelques années, sans proches ni amis, dénué de projets personnels comme d'intérêts véritables, profondément déçu par sa vie professionnelle antérieure, ayant connu sur le plan sentimental des expériences variées mais qui avaient eu pour point commun de s'interrompre, dénué au fond de raisons de vivre comme de raisons de mourir. (p. 86-87)

À ce constat décapant succèdent des péripéties au cours desquelles Florent-Claude, ingénieur agronome de quarante-six ans, est confronté à la violence et à la mesquinerie du monde. Il séjourne d'abord dans un hôtel du 13e arrondissement parisien qui accepte encore une clientèle fumeuse, puis se rend en Normandie en espérant y retrouver Camille, une vétérinaire avec laquelle il a connu sa plus grande histoire d'amour. Ce passage au nord de la France lui permet de visiter Aymeric, un ami agriculteur dont l'élevage de vaches est mis en péril par les réglementations européennes et la concurrence internationale. Aymeric devient en outre le meneur d'un blocage d'autoroute tenu par des agriculteurs armés, les affrontements entre eux et la police se soldant par une douzaine de décès (p. 262).

Le titre du roman désigne « une hormone liée à l'estime de soi, à la reconnaissance obtenue au sein du groupe », dont la sécrétion est augmentée par le Captorix, un antidépresseur fictif qui permet de stabiliser l'humeur de Florent-Claude, mais qui le prive aussi de tout désir sexuel (p. 94). Le narrateur entreprend, dans la foulée de sa disparition volontaire, ce qu'il appelle un « mini-cérémonial d'adieux autour de ma libido » (p. 188), durant lequel il se remémore d'anciennes compagnes et tente de reprendre contact avec elles. Un fait étonnant au premier abord est que Florent-Claude alterne, au cours du roman, entre un éloge de l'amour (hétérosexuel, dans son cas) qui constituerait « la seule chose en laquelle on puisse encore, peut-être, avoir foi » (p. 180) et une misogynie virulente, comme en témoigne ce passage : « On se retrouvait en permanence dans une situation de choix ouvert entre les trois trous, combien de femmes peuvent-elles en dire autant ? Et en même temps comment les

considérer comme femmes, ces femmes qui ne peuvent en dire autant ? » (p. 73) Cet étonnement se dissipe lorsqu'on remarque que Florent-Claude est attaché à une vision profondément réductrice et possessive de l'amour. Il ne renonce effectivement pas à l'idée que Claire « viendrait me rejoindre dans cette maison, qu'elle renoncerait à son improbable carrière d'actrice, qu'elle accepterait d'être simplement ma femme » (p. 116) ; il se dit qu'il aurait pu proposer à Camille « d'arrêter ses études, de devenir femme au foyer, enfin de devenir ma femme » (p. 172).

Sérotonine utilise les mêmes procédés narratifs que les œuvres précédentes de Houellebecq. Le roman comprend ainsi une analyse détaillée (et désabusée) des vies menées par les personnes de classe moyenne en France, où se côtoient les emplois ennuyeux, le tourisme, l'alcool, la télévision et les repas congelés, parmi d'autres exemples. Cette analyse microsociologique s'intègre ensuite à une trame historique caractérisée par la marchandisation et l'obsolescence croissantes des relations humaines. Les personnages houellebecquiens n'ont pas vraiment de vie intérieure – ils représentent plutôt des types sociaux, des manifestations concrètes de différentes tendances générales. Le principe qui guide presque toutes leurs actions est une volonté tenace, bien que souvent désespérée, d'avoir des rapports sexuels et de se sentir valorisés, voire justifiés d'exister par l'entremise de ces rapports. Les verdicts rendus par Houellebecq sur les relations humaines à l'aube du XXI^e^ siècle perdent en nuances ce qu'ils gagnent en force de frappe. Plutôt que d'esquisser des portraits monolithiques d'un ensemble plus ou moins large d'individus, il vaut sans doute la peine de prendre en compte une intuition centrale tant en littérature qu'en sciences sociales, soit que nous avons toujours plus qu'une motivation pour agir et que nos motivations varient à travers le temps et suivant les contextes dans lesquels nous interagissons avec les autres. Réduire tous les phénomènes sociaux et toutes les actions humaines à la sexualité n'offre un aperçu convaincant ni de ces phénomènes et de ces actions, ni de la sexualité elle-même.

Houellebecq semble dire dans chacun de ses romans que le monde social est, au fond, trop compliqué, qu'il fonctionnerait mieux si les hommes et les femmes se pliaient à des conventions et des traditions éprouvées. Un examen attentif du monde social « réellement existant » (et non celui qui sert d'épouvantail pour l'opinion conservatrice) nous permet pourtant de conclure que l'attachement à autrui et le sentiment d'appartenance à un milieu renvoient bien plus à un travail de négociation relationnelle qu'à des structures figées ou à des rôles établis d'avance. Il est sans doute plus intéressant, tant dans les romans que dans les recherches en sciences sociales, de montrer comment nous parvenons à des zones de confort mutuel, d'illustrer les manières dont nous nous accommodons de l'ambivalence des relations interpersonnelles, du désir de proximité et de distance que nous éprouvons à l'endroit des autres, comment nous affrontons aussi, sur les plans individuel et collectif, les différents problèmes qui caractérisent notre époque. Les œuvres littéraires et scientifiques gagnent à mettre en lumière la complexité des phénomènes sociaux, plutôt que de les assimiler à un seul facteur englobant (la fatigue civilisationnelle, la perte de libido en Occident, la fin de l'amour) qui déterminerait l'ensemble des comportements adoptés par les membres d'une société, qui se voient eux et elles-mêmes regroupé·e·s dans des catégories homogènes (les hommes et les femmes, les personnes de confession chrétienne et celles de confession musulmane, et ainsi de suite). Nous pouvons également reconnaître l'ampleur des défis auxquels nous sommes confronté·e·s sans sombrer pour autant dans un fatalisme *dandy* rejetant tout, sauf une vision étroite et patriarcale de la sexualité et de l'amour, qui s'avère au fond peu originale – Michel Houellebecq n'a pas inventé la misogynie, surtout pas dans la littérature française. En définitive, l'une des meilleures stratégies pour comprendre et faire face au malaise social que Houellebecq se propose de décrire depuis

trois décennies dans ses romans est peut-être de prendre une certaine distance avec le style houellebecquien.

Emanuel Guay
Candidat au doctorat en sociologie, Université du Québec à Montréal
guay.emanuel@courrier.uqam.ca

Class, Ethnicity and State in the Polarized Metropolis : Putting Wacquant to Work, sous la dir. de John Flint et Ryan Powell, Londres, Palgrave Macmillan, 2019, 345 p.

Le sociologue Loïc Wacquant mène depuis plus de trois décennies des recherches à la croisée de nombreuses disciplines et portant sur des thèmes aussi variés que le système de justice pénale, les inégalités ethnoraciales et le néolibéralisme. Cet ouvrage dirigé par John Flint et Ryan Powell vise à introduire les analyses de Wacquant et à montrer comment elles sont prises en compte ou remises en question par des chercheur·euse·s en sciences sociales.

L'introduction de l'ouvrage, rédigée par Flint et Powell, présente les lignes directrices du projet intellectuel de Wacquant. Le sociologue propose une analyse relationnelle et réflexive des rapports matériels et symboliques qui constituent le monde social, en prêtant attention aux inégalités urbaines et aux manières dont elles peuvent être examinées avec une triade analytique unissant la question des classes, des identités ethnoraciales et de l'État. Les trois éléments de cette triade ont notamment permis à Wacquant de documenter l'émergence d'un nouveau gouvernement de l'insécurité sociale au cours des dernières décennies (p. 12).

Dans le chapitre suivant, Wacquant offre un aperçu de son œuvre en se basant sur trois concepts centraux, soit la marginalité avancée, qui désigne une forme de marginalité liée organiquement à la financiarisation et à la restructuration néolibérale des économies capitalistes avancées, le confinement punitif comme stratégie pour gouverner les populations identifiées comme « problématiques », ainsi que la pénalisation et la racisation en tant que formes apparentées de déshonneur et de contrôle social. Ces trois concepts permettent d'analyser le néolibéralisme comme un projet politique qui promeut à la fois la discipline de marché et l'expansion des fonctions pénales de l'État (p. 27).

Le chapitre de Talja Blokland se base sur une ethnographie menée dans un immeuble de logements publics aux États-Unis afin de critiquer la distinction proposée par Wacquant entre les ghettos communautaires et les hyperghettos. Le terrain qu'elle a étudié ne se caractérise effectivement ni par des liens de solidarité forts qui seraient entretenus par l'entremise d'institutions locales ni par une dislocation sociale complète qui priverait les résident·e·s de tout repère. Blokland insiste plutôt sur les manières dont les mères monoparentales avec lesquelles elle a collaboré parviennent à conjuguer avec les différents défis auxquels elles sont confrontées au quotidien (p. 71-72). Larissa Povey se concentre pour sa part sur les stratégies de contrôle étatique des mères vulnérables, qui perdent la garde d'un enfant après avoir été qualifiées « d'inaptes » par les services sociaux ou pénaux. Povey souhaite ainsi prolonger le cadre théorique de Wacquant en partant du point de vue de ces femmes, ce qui lui permet d'examiner comment l'État renforce leur hypermarginalisation et utilise son pouvoir symbolique afin de prioriser l'intérêt supérieur de l'enfant, sans prendre en compte les besoins complexes de ces mères et les effets dévastateurs liés au fait de perdre la garde de leur enfant (p. 82-83).

Emily Ball se penche quant à elle sur le concept des deux mains de l'État élaboré par Wacquant, soit une main gauche protectrice et une main droite punitive, à partir d'une étude des projets d'intervention familiale et du programme pour familles en difficulté établis en 2012 au Royaume-Uni. Elle souligne que la tendance chez Wacquant à centrer ses analyses sur le cas américain le mène parfois à minimiser les variations locales dans la gestion des problèmes sociaux. Ball affirme aussi que Wacquant ne prend